



Albert Memmi, marabout sans tribu

LE MONDE | 15.06.04 | 13h59 • MIS A JOUR LE 15.06.04 | 16h15

A 84 ans, l'auteur du "Portrait du colonisé", juif tunisien, revient, près d'un demi-siècle plus tard, avec un "Portrait du décolonisé" et un verdict sévère sur la société arabo-musulmane.

On croirait un cliché de l'époque coloniale. C'en est un : trois femmes, trois sœurs, en costumes de bédouines, prennent la pose. Celle du milieu porte sur ses genoux une gargoulette en terre. La photo a été accrochée dans le cabinet de travail, en face du lit-divan.

▼ PUBLICITE




 > 3 millions de pixels
 > Zoom Nikkor 3x
 > Fonctions sonores étendues

ECOUTEZ ET GAGNEZ



 | COOLPIX 3700 |
 Signez vos photos avec votre voix |

Elle n'est pas là pour faire joli. *"Ma mère est celle du milieu. La plus belle des trois, non ? Elle était enceinte au moment de la photo. Elle a fait treize enfants au total - dont seulement huit ont survécu"*, commente Albert Memmi. Une photo *"pour me rappeler d'où je viens"*, ajoute ce natif des quartiers pauvres de Tunis, ce juif arabe passionné de Montaigne, fils d'un boursier illettré et d'une Berbère analphabète, devenu écrivain célèbre et, ce qui ne gâche rien, objet d'infinies controverses, même à 83 ans.

Dans son "grenier" de la rue Saint-Merri, à Paris, dans le 4^e arrondissement, ce refuge sous les combles tout habillé de livres où il reçoit ses visiteurs et travaille chaque jour, il y a d'autres images : un Bouddha aux yeux mi-clos, un cloître, quelques dessins aussi, une pièce de monnaie romaine de la province de Byzacène (l'actuelle région de Sousse, en Tunisie), frappée du nom de Memmi, *"famille consulaire"*. Ici et là, des chapelets pendent du plafond, *"non pas pour la prière, mais afin qu'on évite de se cogner aux poutres"*, précise le locataire de sa voix égale, légèrement métallique.

L'appartement est situé au deuxième étage. L'écrivain et son épouse Germana, dite Germaine, Lorraine et catholique d'origine, agrégée d'allemand et peintre amateur, y ont posé leurs valises à la fin des années 1950. Ils n'en ont jamais déménagé. Dans le couloir d'entrée, le mur est couvert de photos prises lors de cérémonies d'hommage ou de remise de prix. Albert Memmi en a eu beaucoup : son œuvre a été traduite en plus de vingt langues et *"environ soixante-dix ouvrages ou thèses"* lui ont été consacrés.

Né le 15 décembre 1920, celui qui s'est lui-même baptisé *"le nomade immobile"* (titre d'un de

ses nombreux livres, publié en 2000 aux éditions Arléa) s'est souvent amusé au jeu des origines, qui est, à lui seul, une invite au voyage et à la quête de soi. *"Memmi serait un antique patronyme kabyle, qui signifie "le petit homme" ou, autre hypothèse, le vocatif de Memmius, membre de la gens romaine Memmia."*

Mais est-ce seulement un jeu ? *"Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni français ni tunisien. C'est à peine s'il est juif puisque, dans un sens, il ne veut pas l'être"*, avait noté Albert Camus, dans sa préface au premier roman de Memmi, *La Statue de sel*, paru en 1953 (Corréa) et plusieurs fois réédité (Gallimard). *"J'étais une sorte de métis de la colonisation, qui comprenait tout le monde, parce qu'il n'était totalement de personne"*, confirme Albert Memmi lui-même, quelques années plus tard, dans la présentation de son essai majeur, *Le Portrait du colonisé* (précédé du *Portrait du colonisateur*, préface de Jean-Paul Sartre, éditions Corréa, 1957, plus tard réédité par Pauvert et Gallimard). Fuyant la tyrannie du groupe - qu'il soit partisan, religieux, national ou ethnique -, fuyant aussi la malédiction d'être pauvre, l'obscurité des dominés, ce réfractaire impénitent n'a pourtant pas rompu avec ses *"appartenances multiples"*, qu'elles soient de naissance ou acquises. Du moins, pas tout à fait. S'il a largué quelque chose, c'est seulement les amarres.

Sa première fugue est celle de la langue. *"Je ne pouvais pas m'exprimer profondément et rigoureusement dans la langue de ma mère, qui n'a jamais parlé qu'en patois tunisois"*, souligne-t-il, évoquant l'arabe dialectal, qui est alors le lot exclusif de la majorité des "indigènes", selon l'expression de l'époque. *"La langue française était pour moi la seule issue - je me suis construit à travers elle"*, ajoute l'ancien élève du lycée Carnot de Tunis, qui fait l'apprentissage du français comme on se jette à l'eau. *"Il fallait que je nage. C'était du quitte ou double !"*, s'exclame-t-il aujourd'hui, presque douloureusement. Le prix à payer pour ce premier arrachement a été lourd - sans doute bien plus qu'il ne l'avoue.

Self-made-man acharné et presque masochiste, cet admirateur de la *"belle Université française"* - où il finira par se faire intégrer dans les années 1960 - ne supporte pas qu'on la moque. Railler l'Université n'est-ce pas le railler lui, le fils de pauvre, l'immigré méritant ? Les *"pseudorévolutionnaires de Mai 68"* le mettent en rage. Lui qui a eu *"tant de mal à -se-dépêtrer de l'emprise familiale"*, le voilà contraint de subir le joug de l'utopie, ce *"placebo de la pensée"*. Les manifestations du Quartier latin lui rappellent les monômes, *"ces divertissements d'enfants de la bourgeoisie qui rentraient ensuite dîner chez leurs parents"*. Il n'en démordra pas. De Tunis à Paris, le verdict est le même : *"La séparation des classes est aussi profonde que celle des religions, et je n'étais pas des leurs."* A ce constat, se mêlent, il l'écrit lui-même, *"l'envie amère, l'aigre rançœur et le ressentiment"* contre ceux qu'il appelle *"les riches"*... Vieille histoire ! *"A l'image de la ville, le lycée était d'une diversité dépaysante. J'eus des camarades français, tunisiens, italiens, russes, maltais, et juifs aussi, mais d'un milieu si différent du mien qu'ils m'étaient des étrangers"*, raconte Albert Memmi dans *La Statue de sel*, récit de sa *"jeunesse amère"*, selon le mot de Sartre, portrait d'une Tunisie cosmopolite aujourd'hui disparue.

"Autofiction avant la lettre", ce coup d'essai fit l'effet, à Tunis, au sein de la communauté juive, d'un *"coup de tonnerre"*, se souvient une ex-Tunisienne, l'universitaire Annie Goldman, amie de l'écrivain. *"Les gens étaient à la fois fiers et choqués. C'était la première fois que quelqu'un de Tunis, juif, en plus, était publié à Paris, explique-t-elle. Mais c'était aussi la première fois qu'on décrivait la pauvreté - sans parler de certains personnages du livre, très facilement reconnaissables..."*

Quelques décennies plus tard, dans les années 1995, quand ce classique de la littérature maghrébine francophone est mis au programme de l'Institut supérieur des langues de Tunis, *"l'immense majorité de mes étudiants ignoraient le nom d'Albert Memmi"*, rappelle Rabaa Abdelkefi, maître-assistante au département de français de l'Institut. *"En lisant La Statue de sel, ils ont découvert qu'il y avait eu un ghetto juif - et même, pour certains, qu'une communauté juive avait existé. Ce qui les a le plus surpris, c'est de réaliser que des juifs tunisiens pouvaient avoir eu l'arabe comme langue maternelle. Et qu'on pouvait être juif et pauvre !"*, souligne l'universitaire. Il est vrai que les temps ont changé : forte de quelque 150 000 membres en 1945, la communauté juive de Tunisie a décliné jusqu'à ne plus compter

aujourd'hui qu'un peu moins de 1 000 personnes. Parmi les étudiants de Rabaa Abdelkefi, *"la plupart ont réagi avec sympathie"*, en découvrant *La Statue de sel*. Une infime minorité - *"deux, je crois, pas plus"* sur quelque 400 étudiants - ont refusé d'ouvrir le livre de Memmi, *"parce qu'il était juif"*. Un deuxième récit romancé, *Agar* (Corréa, 1955, réédité par Gallimard), sur le naufrage d'un couple mixte, fait lui aussi événement. Plusieurs autres romans suivront. *"Moi, je commence par le vécu et je théorise ensuite, cela a toujours été ma méthode"*, explique l'écrivain, qui tient son journal depuis l'âge de 15 ans. Mais, s'ils disent beaucoup de lui, ses livres, heureusement, ne racontent pas tout. A la fin de *La Statue de sel*, le héros, qui a connu les camps de travail créés en Tunisie pendant la brève occupation nazie, s'embarque à la Libération pour l'Argentine. Dans la réalité, c'est à Alger, où il entame ses études, que le jeune Memmi s'installe en 1944. Un an plus tard, le voilà à Paris, inscrit à la Sorbonne, promis à un avenir d'éminent philosophe. Mais il déchant. *"J'arrivais d'une Afrique du Nord en pleine tourmente, j'étais sans le sou, j'avais faim, et je tombe sur quoi ? Le jeu transcendantal chez Kant ! Moi qui avais tout misé sur la philosophie, ça m'a semblé du bavardage."*

C'est pourtant au cours de ce premier séjour *"désastreux"* au pays de Voltaire qu'il rencontre sa future épouse, étudiante comme lui. Elle est aussi blonde qu'il est brun ; elle a les yeux bleus, il les a noirs, mais tous deux sont à la fois épris de savoir et en rupture de ban avec leurs familles. Ils se marient en décembre 1949, avant de prendre le bateau pour Tunis. Un peu comme dans *Agar*, à l'exception de la fin : alors que le roman s'achève sur une séparation, l'histoire vraie d'Albert et Germaine Memmi est une histoire qui dure - en dépit des *"secousses"*, selon son mot à lui.

L'un et l'autre enseignent à Tunis, où ils restent sept ans. C'est là que naissent leurs deux premiers enfants. Ecrivain *"engagé, mais jamais militant"*, le jeune professeur participe aux débats organisés chaque dimanche, après la projection d'un film, au cinéma Le Paris. C'est à Tunis, aussi, qu'il s'engage dans le lancement de l'hebdomadaire *Afrique-Action*, ancêtre de *Jeune Afrique*. En 1956, année de l'indépendance, il quitte cette terre, ce *"terreau affectif"*, qui baigne son œuvre et sa vie. *"Mon rôle était fini, le pays allait vers l'indépendance"*, explique-t-il. *"La Tunisie allait devenir une jeune nation et je savais que cette nation serait arabo-musulmane : les minoritaires comme moi n'y auraient pas de place"*, précise-t-il. Albert Memmi n'a pourtant rien d'un fataliste. Simplement, cet *"ultravoltairien"*, comme il aime à se définir, n'a *"jamais confondu le constat et le vœu"*.

Avec son *Portrait du colonisé*, publié en pleine guerre d'Algérie, son nom franchit les frontières. Salué par les partisans des indépendances, ce livre est décrié par ceux, alors nombreux, favorables au maintien plus ou moins aménagé de l'ordre colonial. L'ouvrage sera également pris pour cible, quelques années plus tard, par des étudiants maghrébins, nationalistes arabo-musulmans. *"Ils refusaient à Memmi, accusé de sionisme, le droit d'être considéré comme un ex-colonisé"*, rapporte l'universitaire Juliette Bessis, qui enseignait l'histoire à l'université de Vincennes (Paris-VIII) dans les années 1970.

Dans le *Portrait du colonisé*, comme dans sa suite, le tout nouveau *Portrait du décolonisé* (Gallimard, 2004), il s'agit, indique l'auteur, d'une *"description ordonnée"* de son sujet - non d'un pamphlet. Dans le premier portrait, Memmi prévenait : *"Pour vivre, le colonisé a besoin de supprimer la colonisation. Mais pour devenir un homme, il doit supprimer le colonisé qu'il est devenu"*, cet *"être d'oppression et de carences"*. S'il veut parvenir à ce résultat, il faut que le colonisé *"se conquière libre vis-à-vis de la religion de son groupe"* et qu'il cesse *"de n'exister que par elle"*. De même qu'il doit se rendre libre vis-à-vis de la *"nation"*, de la *"tradition"* ou de l'*"ethnicité"*. Dans cet essai prémonitoire était dénoncée, déjà, la *"fameuse et absurde opposition Orient-Occident"*, cette *"antithèse durcie par le colonisateur"*, soucieux d'instaurer une *"barrière définitive entre lui et le colonisé"*.

Près d'un demi-siècle plus tard, terrorisme islamique aidant, le bilan est amer. *"La révolution n'a pas eu lieu"*, note-t-il, dénonçant les *"fruits rabougris des indépendances"*, le fléau de la *"corruption"* et la *"démission des élites"*. Particulièrement visée, la *"société arabo-musulmane"* est atteinte d'un *"grave syndrome dépressif"*, insiste-t-il, égratignant au passage, de manière étonnamment violente, le nom de Leïla Chadid, déléguée générale de la Palestine en France.

Parmi les lettres de réaction qu'Albert Memmi reçoit de ses lecteurs, *"une bonne moitié m'approuve et regrette parfois que je n'aie pas plus loin, l'autre moitié m'accuse, comme d'habitude, de tous les maux de la Terre"*, assure-t-il, la moue philosophe. Accueilli avec chaleur sur les ondes de France-Culture comme sur celles de Beur-FM, pour évoquer *Le Portrait du décolonisé*, Albert Memmi a, en revanche, été "décommandé" par un animateur de Radio-Libertaire, lui reprochant ses positions *"pas nettes"* sur le conflit israëlo-palestinien. L'évadé solidaire du ghetto de Tunis n'en a cure.

Son prochain livre, dont la sortie est prévue à l'automne, sera un recueil de nouvelles. Il y parlera des femmes, du plaisir, de l'amour. Rien à voir avec son travail passé ? Tout, peut-être, au contraire... *"Celui qui n'a pas fait ses comptes avec la féminité n'a pas fait ses comptes avec la nature, ni avec l'univers"*, assure le marabout de la rue Saint-Merri.

Catherine Simon

• ARTICLE PARU DANS L'EDITION DU 16.06.04

[S'abonner au Monde.fr - 5 Euros par mois](#)

Droits de reproduction et de diffusion réservés © **Le Monde** 2004

Usage strictement personnel. L'utilisateur du site reconnaît avoir pris connaissance de la licence de droits d'usage, en accepter et en respecter les dispositions.

Politique de confidentialité du site. Besoin d'aide ? [faq.lemonde.fr](#)